

Muriel Mosconi

## La ligature d'Isaac, une référence de Lacan \*

Lacan ne recule pas face au texte biblique et il s'appuie quelquefois sur lui pour en extraire le réel de la structure qu'il peut recéler. Ainsi, le 20 novembre 1963, Lacan donne la seule séance de son séminaire « Les Noms- du-Père <sup>1</sup> », à la suite de son séminaire sur l'angoisse.

Dans cette unique séance, concomitante de sa radiation de la liste des didacticiens de la SFP, il s'agit pour lui d'aller au-delà de l'Œdipe, au-delà de la tentative freudienne de sauver le père par le biais de son meurtre. Il y pluralise les Noms-du-Père et il y articule métaphore du Nom-du-Père et objet *a*, par le biais de l'épreuve d'Abraham, appelée dans le judaïsme « ligature d'Isaac ».

Lacan y spécifie l'angoisse par une lettre, Aleph, première lettre de l'alphabet hébreu, et donne une formule de l'angoisse :

(a  $\diamond$  \$)

---

Aleph

d(A)      d

Cette formule se lit : dans l'angoisse, Aleph, le sujet, \$, est affecté par le désir de l'Autre, d(A), d'une façon immédiate, non dialectisable, et c'est en cela que l'angoisse est un affect qui ne trompe pas et qu'elle est un signal du dangereux désir de l'Autre.

\* Tiré d'une intervention sous le même titre lors de la journée préparatoire aux journées sur « Psychanalyse et religion » à Marseille, le 12 septembre 2009.

1. J. Lacan, « Les Noms-du-Père », version inédite et version publiée dans *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005, p. 65-104.

L'angoisse n'est pas sans objet : l'objet *a*, chu du sujet et articulé au désir de l'Autre, objet pulsionnel (sein, fèces, phallus, regard, voix) et objet cause du désir. Dans le séminaire *L'Angoisse*, Lacan en donne pour exemple les yeux à terre d'Œdipe dont une impossible vue le menace, l'œil apparaissant là aussi comme objet cause du désir de savoir d'Œdipe <sup>2</sup>.

À l'angoisse, Aleph, se substitue pour le sujet, \$, ce qui s'opère au moyen de cet objet *a*, le fantasme, \$  $\diamond$  *a*, soutien du désir du sujet, d. Par cette chaîne s'affirme la dépendance du désir, d, au désir de l'Autre, d(A).

La lettre Aleph, dévolue à Dieu dans le Talmud, renvoie aux références bibliques de la conceptualisation de l'angoisse par Lacan : l'épreuve d'Abraham et le chofar, déjà étudiés par Theodor Reik dans son rapport à l'angoisse.

Dans ce séminaire « Les Noms-du-Père », Lacan lit le texte biblique en référence aux interprétations qu'en donnent le Talmud et Rachi et aux développements de Kierkegaard sur Abraham dans *Crainte et tremblement* <sup>3</sup>. D'ailleurs, dans ce livre, Kierkegaard scande ses apologues par des références au sevrage de l'enfant à la mamelle, c'est-à-dire par la coupure d'avec l'objet primordial, le sein.

Dans la Bible, le texte très court de vingt-cinq versets de la ligature d'Isaac marque à jamais l'alliance du peuple d'Abraham avec Dieu (Genèse, XXII).

Lorsque nous lisons le texte en hébreu, trois noms de Dieu apparaissent :

– A Élohim : ce Dieu-là, cet Élohim-là, *The Élohim*, c'est ainsi que le texte désigne le Dieu qui demande le sacrifice. Il n'y a pas d'ambiguïté, c'est bien le Dieu de la Thora qui exige cela ;

– Élohim, sans plus de précision : il s'agit de la manière dont Abraham désigne le Dieu qui demande le sacrifice. Il y a une ambiguïté, ce pourrait être n'importe quel Élohim ;

– enfin le Tétragramme, A Shem, le nom de Dieu imprononçable : il s'agit du Dieu dont l'ange est la parole. C'est au nom du Tétragramme qu'Isaac n'est pas tué, c'est au nom du Tétragramme

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, séance du 3 juillet 1963.

3. S. Kierkegaard, *Crainte et tremblement*, Paris, Aubier, 1988.

que le bélier est substitué à l'enfant, c'est le Tétragramme qui promet à Abraham la filiation et la bénédiction parce qu'il a obéi à sa voix. Le Tétragramme est le nom de celui qui s'annonce à Moïse dans le Buisson ardent : « Je suis ce que je suis », et même « je être ce que je être » sans que le verbe ait un temps déterminé.

Lacan y revient souvent lorsqu'il s'agit de spécifier le Nom-du-Père dans son versant symbolique. Lors du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, il repère chez Freud la fonction du Nom-du-Père dans un passage de *Moïse et le monothéisme* où Freud fait référence au Tétragramme<sup>4</sup>. Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », le signifiant du manque de l'Autre est posé comme tel imprononçable, comme le Tétragramme, mais non son opération qui s'effectue à l'énonciation de tout nom propre<sup>5</sup>.

Lacan reprend cela dans *R.S.I.*, lorsqu'il fait du Nom-du-Père un trou cerné qui communique sa consistance au réel et à l'imaginaire : « “Je suis ce que je suis” ça c'est un trou, non ? », dit-il, un trou qui recrache des noms et qui pointe le vide radical dans la signification du côté de la castration et de l'interdit de l'inceste<sup>6</sup>.

Lacan met en corrélation le Tétragramme avec un autre nom de Dieu : El Shaddai, littéralement celui qui dit c'est assez, qui dit stop, et dont l'étymologie renvoie au sein. Un Dieu-mamelle qui coupe avec la jouissance donc. C'est le nom de Dieu pour Abraham, Isaac et Jacob, celui qui ordonne la circoncision et qui promet la fécondité.

A Élohim, cet Élohim-là, lui, Abraham le rencontre dans le réel. Il se signale, si nous en croyons Kierkegaard, par ce qui ne trompe pas, l'angoisse.

Durant ces trois jours et ces deux nuits où Abraham marche avec Isaac vers le mont Moriah, la sensation du désir de cet Autre l'accompagne. La voix de cet Autre qui demande le sacrifice humain après l'avoir interdit résonne dans son vide de garantie et détermine l'*unheimlich*, l'inquiétante étrangeté, où baigne ce voyage. A Élohim surplombe de son réel tout le verset.

Élohim, enfin, plus indéterminé, laisse planer un doute sur l'angoissant désir de cet Autre. Élohim resurgit du côté du bélier. Ce

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 216.

5. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 819.

6. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, séance du 15 avril 1975.

bélier primordial est présent dès les premiers jours de la Création. Il représente tous les Élohim que le Tétragramme désigne pour le sacrifice. Il désigne la jouissance de ce Dieu d'avant la question, de ce Dieu d'avant le nom. Il représente aussi l'ancêtre d'Abraham, son origine biologique et son totem.

Theodor Reik<sup>7</sup> inscrit par ce biais Abraham dans la lignée de Caïn en remarquant qu'un descendant de Caïn, Jubal, fut, selon la tradition juive, le premier musicien. Or Jubal signifie aussi *yobel*, bélier. À l'instar de la métaphore du Nom-du-Père, la substitution du bélier à l'enfant réalise la métaphore primordiale séparatrice du désir et de la jouissance. Elle barre la jouissance du père réel totémique et repousse ce père hors la loi dans une antériorité mythique au Nom-du-Père. Au niveau d'Abraham, on pourrait dire que le symbolique gagne sur le réel, que la parole du Tétragramme gagne sur l'Élohim indéterminé qui présentifie le surmoi.

Mais le texte va plus loin, en précisant que c'est cet Élohim-là et pas un autre qui détermine toute l'opération, il met en place un mythe du réel et non du symbolique. Le réel du père, le désir de cet Élohim-là, à ce niveau, apparaît plus fort que la vérité de sa parole.

Deux objets *a* émergent du texte juif : le regard de Dieu et sa voix. Lacan leur en adjoint un troisième : le prépuce, ce petit bout de chair tranchée qui signe l'alliance avec Dieu. À reprendre les coordonnées de la castration et de la métaphore paternelle, la chute de ce petit bout de chair marque qu'il faut que la jouissance du père totémique soit refusée pour que la jouissance articulée au phallus puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la loi du désir. Le (- phi) de la castration s'inscrit alors dans les objets cause du désir, leur donnant quelquefois une brillance agalmatique et couvrant de son voile l'horreur de leur réel.

Le regard d'Isaac, lui, n'est pas laissé indemne durant la ligature, le Talmud date de ce moment les troubles oculaires qui le rendront aveugle au moment où il transmettra la bénédiction à Jacob travesti en Ésaü pour la circonstance. Ses yeux sont touchés à jamais par ce qu'il a vu lorsqu'il était lié sur l'autel, l'inquiétante face réelle de Dieu ; en cela, il va plus loin que son père.

7. T. Reik, *Le Rituel, Psychanalyse des rites religieux*, Paris, Seuil, 1974, chapitre IV, p. 240-387.

Lacan le souligne dans « Les Noms-du-Père », l'Aleph de l'angoisse apparaît au niveau de la pulsion scopique, lorsque, de par quelque incident fomenté par l'Autre, le sujet voit que ce que l'Autre veut lui arracher, c'est son regard. La trame imaginaire où il soutenait son désir parce qu'il se voyait désirant dans le regard de l'Autre se défait alors, ce qui donne la structure la plus fondamentale du rapport du sujet au *a*, une angoisse radicale, Aleph.

Isaac a vu cet Élohim-là, la transmission de la promesse du Tétragramme est à ce prix, le prix de l'aveuglement où Isaac se laissera duper à son tour pour choisir celui que Dieu lui désigne par le biais de Rébecca, Jacob.

L'objet voix apparaît au niveau de la voix de Dieu, mais aussi au niveau de la corne du bélier, au niveau du chofar qui, selon un commentaire serré de Theodor Reik <sup>8</sup>, repris par Lacan <sup>9</sup>, est la voix de Dieu elle-même lors du don de la Loi à Moïse (Exode, XIX-XX).

Fait d'une corne que l'on peut prendre à n'importe quel animal sauf au taureau, à Roch ha-Chanah et à Kippour, le chofar imite le mugissement d'un taureau assommé. Par ce biais, il évoque le culte du Veau d'or, contemporain du don de la Loi, une pratique idolâtre, totémique, une pratique de la jouissance d'avant l'effet de la Loi.

Cette pratique dessine la première arcature perverse de l'appareil psychique, au sens de perversion polymorphe, une première arcature sur laquelle s'appuie la deuxième arcature du complexe de castration.

Le judaïsme rapporte que Moïse, lorsqu'il détruisit le Veau d'or, le donna à manger aux Hébreux. Par ce repas totémique, nous touchons à l'identification primordiale par incorporation du père hors la loi, du père de la préhistoire personnelle d'avant la reconnaissance de la différence des sexes. Le chofar, en tant qu'objet voix chu de la parole, apparaît là comme cet élément extime qui s'incorpore mais ne s'assimile pas au système signifiant. Il est ce noyau radical du surmoi qui demeure après l'opération du Nom-du-Père.

Freud repérait lui aussi dans « l'entendu » et la voix les origines du surmoi <sup>10</sup>. La clameur de culpabilité qui accompagne le chant du

8. *Ibid.*

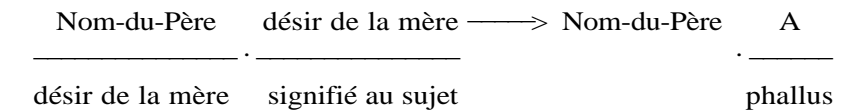
9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, séances des 22 et 29 mai 1963.

10. S. Freud, « Le moi et le ça », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1970, p. 177-234, et « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 81-105.

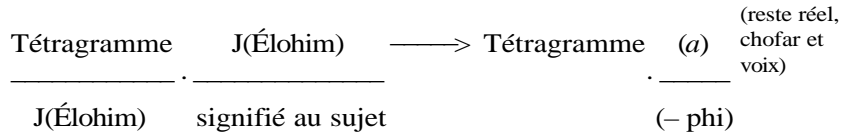
cygne du père totémique lors du don de la Loi couvre l'angoisse que suscite ce résidu insensé où la voix apparaît dans la béance du sujet et de l'Autre, comme objet chu du sujet et de l'Autre, ici Moïse et Dieu.

La faute du père, son péché, n'est qu'un travestissement du défaut radical de l'Autre où vient résonner cet objet. « [Le chofar, dit Lacan lors du séminaire *L'Angoisse*], modèle le lieu de notre angoisse après que le désir de l'Autre a pris forme de commandement. C'est pourquoi il peut jouer sa fonction éminente, à donner à l'angoisse sa résolution, qu'elle s'appelle culpabilité ou pardon <sup>11</sup>. » L'être humain est d'abord soumis à produire la cause de son désir dans un danger qu'il ignore.

Nous pouvons mettre en parallèle la métaphore du Nom-du-Père et un schéma qui dessine mon parcours et qui se déduit du séminaire « Les Noms-du-Père ».



S > R : Abraham



R > S : Isaac

d(A) → Aleph

La différence tient, on le voit, à la substitution de la jouissance du père totémique au désir de la mère, du Tétragramme – aussi bien dans son côté lettre qui attend la lecture – au Nom-du-Père, de l'objet *a* au A de la symbolisation primordiale.

Lacan le dit lors du séminaire *L'Angoisse*, suivant en cela Conrad Stein, le chofar et le meurtre du père sont au départ de l'économie du

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., séance du 5 juin 1963, p. 320.

désir, et non le désir de la mère, qui tirerait plutôt les choses du côté du vaudeville <sup>12</sup>.

Au niveau d'Abraham, on pourrait dire, paraphrasant Lacan, qu'il parie du père au pire pour ce qui perdure de perte pure : l'objet, la castration et le Tétragramme dans son côté signifiant du manque de l'Autre. Là le symbolique gagne sur le réel en déterminant un reste inassimilable.

Au niveau d'Isaac et du texte, nous avons un mythe réel qui tient plus à la lettre qu'au signifiant. « Le réel du père est absolument fondamental dans l'analyse, [dit Lacan lors des "Conférences américaines"]. Le mode d'existence du père tient au réel. C'est le seul cas où le réel peut être plus fort que le vrai. Le réel lui aussi peut être mythique <sup>13</sup>. »

L'épreuve d'Abraham n'est pas une pastorale ; comme la psychanalyse, elle n'annonce pas une bonne nouvelle mais un reste radical et angoissant où le réel est plus fort que le symbolique.

D'où la nécessité de réitérer chaque année, au son du chofar, le rappel à Dieu de sa parole, car il pourrait l'oublier. Le mystère d'Abraham recèle là son ironie : l'angoissant vide de garantie de l'Autre. Ici, Dieu apparaît comme un « vrai trou » (de mémoire), comme le refoulement même, comme cet inconscient qui, dans sa féroce ignorance, pourrait abandonner l'enfant qui lui dit : « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » C'est un Dieu que n'aguichent pas le sacrifice de l'objet agalmatique, ni les divers ex-voto, comme les dieux obscurs de Kant avec Sade, mais ce n'est pas non plus le Dieu de Spinoza équivalent au champ du signifiant, il est corrélé à un reste réel, inassimilable par le signifiant.

Par cette étude, Lacan fait apparaître plusieurs faces contradictoires de la fonction paternelle qui se rapportent au Nom-du-Père ou au père totémique et il fait valoir leur rapport de métaphorisation et leur articulation à l'objet *a*.

12. *Ibid.*, séance du 22 mai 1963.

13. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, p. 45.